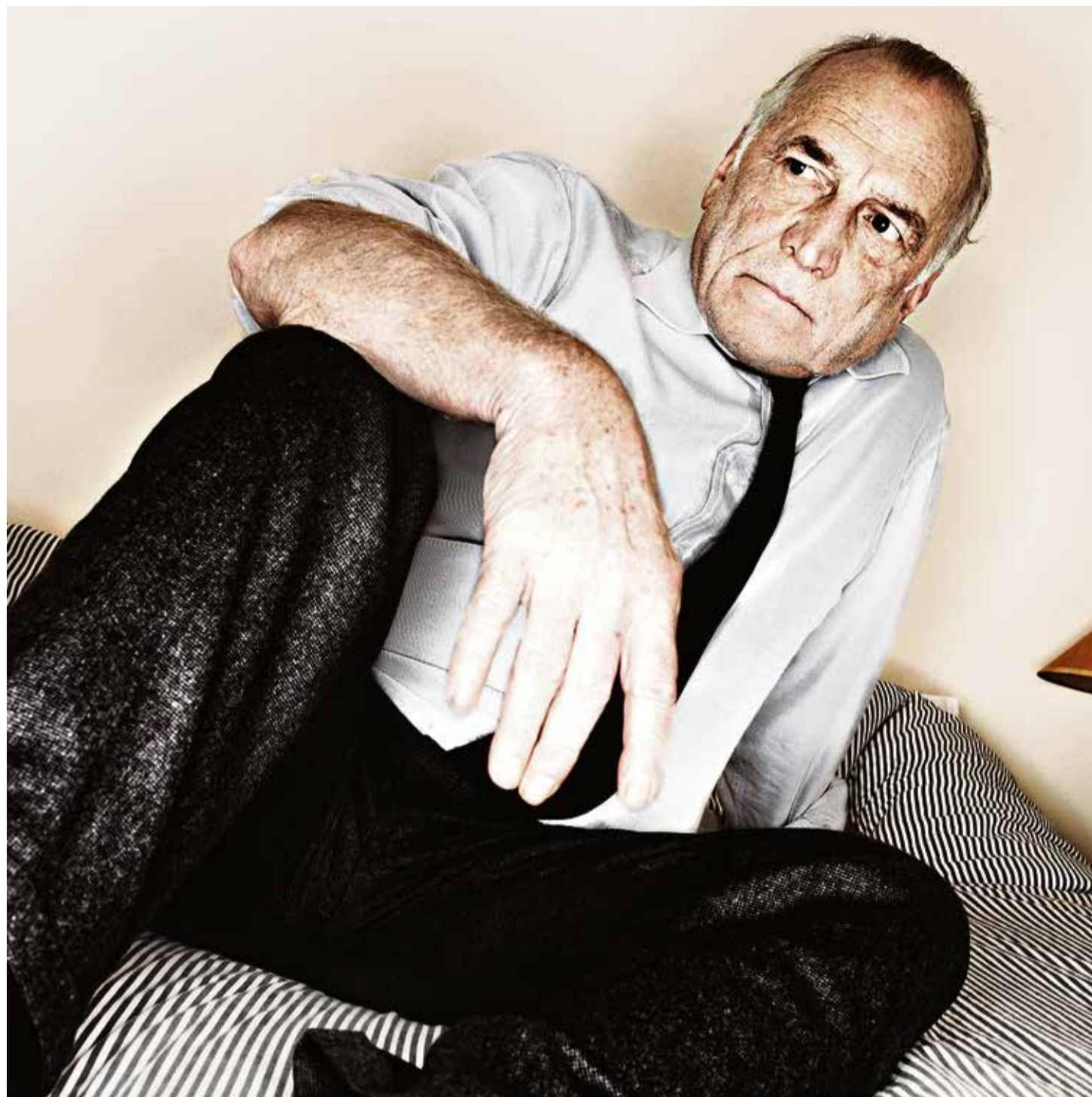


«Buster Keaton est un de mes acteurs préférés. Il arrivait à exprimer des choses inouïes en ne faisant rien»



PROFIL

1947 Naissance à Strasbourg.

1975 Participe au «Faust Salpêtrière», de Klaus Michael Grüber.

1990 «La vie est un long fleuve tranquille», d'Etienne Chatiliez.

1999 «Juha», d'Aki Kaurismäki.

2004 «Eraritjaritjaka - Musée des phrases», mise en scène de Heiner Goebbels.

2016 «Un Juif pour l'exemple», de Jacob Berger.

Une démarche combinant la foulée feutrée du matou et le pas prudent du vieux sage. Une veste élimée de l'US Army drapant une forme de suffisance veinée d'inquiétude métaphysique. Un visage mangé par le poil blanc, un regard qui scrute. Jacques Chessex n'est pas mort... Mais ce n'est pas Jacques Chessex. C'est André Wilms, qui l'incarne dans *Un Juif pour l'exemple*, de Jacob Berger.

Le comédien français n'a pas la rondeur matoise de son modèle, mais impose une troublante ressemblance gestuelle et morale. Il ne connaissait ni l'homme ni l'œuvre. Alors il a lu «tous les bouquins de Chessex» – précisant que c'est «une des rares choses qui me plaisent dans le métier d'acteur: découvrir des choses que je ne connaissais pas».

Regard direct, verbe juste, rire canaille, tutoiement spontané, André Wilms est une grande figure du théâtre; il a travaillé sous la direction de Klaus Michael Grüber, Heiner Goebbels, Jacques Lassalle, André Engel... «Un acteur extraordinaire!», s'enflamme Jacob Berger qui le compare à Bruno Ganz, son partenaire dans le film. Tous deux parlent allemand et français, font du théâtre et du cinéma. Sur le plateau, ils s'amusaient ensemble comme des gosses. «Mais Bruno donne sa performance comme un objet précieux, quelque chose de solennel, alors qu'André est un franc-tireur d'une immense fragilité. Ce qu'il transporte en silence, c'est une incroyable mélancolie empreinte de fantaisie.»

Du côté du cinéma, il a plutôt musardé. Il choisit de préférence ses rôles après avoir rencontré le metteur en scène. Parfois il se dit «Allez André! Arrête d'être un vieux réac» et, par curiosité, collabore avec de jeunes cinéastes,

histoire de voir ce qui se passe. «Pour moi, ils sont comme des Martiens. Et je suis un Martien pour eux!» rigole-t-il. Les films sont parfois ratés, il ne renie rien, ça ne l'affecte pas, parce que «le cinéma, ce n'est pas si important que ça».

Il a figuré dans une flopée de films d'auteur de qualité inégale et mal distribués. On l'a vu dans *La Lectrice*, de Deville, *L'Enfer*, de Chabrol, *Monsieur Hire*, de Leconte ou *Ricky*, d'Ozon. Et encore dans *Pause*, du Lausannois Mathieu Urfer, où il joue un soiffard rebelle, un trompe-la-mort qui lui ressemble.

Il a connu la popularité avec *La vie est un long fleuve tranquille*, d'Etienne Chatiliez dans le rôle de Monsieur Jean Le Quesnoy, quintessence du bourge coincé. Il a surtout trouvé sa place dans le cinéma lunatique d'Aki Kaurismäki: *La Vie de bohème*, *Les Leningrad Cowboys rencontrent*

Le pessimisme joyeux

ANDRÉ WILMS

Il a travaillé auprès des plus grands metteurs en scène européens et hanté les films de Kaurismäki. Le comédien français tient le rôle de Jacques Chessex dans «Un Juif pour l'exemple»

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Moïse, *Juha* et *Le Havre* où il incarne la dignité de la classe ouvrière.

Pour créer son Chessex, le comédien français a regardé des films d'archives et s'est laissé pousser la barbe – «je plaisante, mais qu'à moitié. On ne peut pas faire de mimétisme total, comme dans le biopic à l'américaine. Ce qui m'a impressionné chez Chessex, c'est qu'en dépit d'une certaine morgue, on sentait toujours dans son regard une espèce de blessure.» Jouer un écrivain implique d'entendre sa voix. André Wilms a donc lu Chessex à haute voix. «C'est un vrai auteur, pas un clampin comme la majorité des auteurs aujourd'hui, ha ha, ha...»

Dans le film, l'écrivain est privé de la parole. André Wilms se félicite que Jacob Berger ait coupé «des trucs un peu bavards». Se passer des mots ne le frustre en rien: «Buster Keaton est un de mes acteurs préférés. Il arrivait à

exprimer des choses inouïes en ne faisant rien. Beckett disait: «Il n'y a qu'un grand acteur, c'est Buster Keaton.» Selon Jacob Berger, c'est cette «noblesse du silence» qui a valu à Wilms de devenir le comédien fétiche de Kaurismäki.

Avant de monter sur scène, André Wilms a fait un apprentissage de plâtrier qui lui a permis de comprendre qu'«appartenir à la classe ouvrière était une des choses les plus injustes du monde. J'ai essayé de militer, mais la lutte des classes n'était déjà plus à l'ordre du jour.» La plâtrerie est une bonne école de théâtre. «Effectivement, tu ne te poses pas trop de questions. Quand il faut faire un mur, faut faire un mur. Le plâtre, si tu ne prends pas de décisions rapides, il est foutu. Un plâtrier n'a pas d'opinions. Or maintenant, on est dans une civilisation d'opinions, tout le monde a un avis sur tout. Le plâtrier a un geste efficace. Tac! Vachement dur à apprendre, mais sans chichis, sans fioritures, sans psychologie.»

André Wilms assiste avec consternation au spectacle politique que donne la France: «Un désastre absolu. On se prépare des lendemains qui chantent, je peux vous le dire! Jamais je n'aurais pensé que la politique aurait un jour à s'occuper de voiles, de religion... Des conneries pareilles... Ça a un côté *Jurassic Park!* Je ne comprends absolument pas ce qui se passe – ou alors je le comprends trop et là, ça me terrorise.»

Sur le cinéma, il est moins pessimiste, car il y a encore des gens qui ont des «choses formidables» à dire, dont nombre de jeunes metteuses en scène. Certes, il observe une «usure du regard» liée à la pléthore et la surmédiatisation des films. Mais «certains te lavent les yeux. C'est déjà pas mal...» ■

Un jour, une idée

A Prangins, le jazz appartient au peuple



SOPHIE GRECUCCIO

«Jazz is not dead, it just smells funny» («le jazz n'est pas mort, il a seulement une drôle d'odeur»), ironisait en 1974 Frank Zappa. Vivant, vibrant: on retrouve le genre porté par Miles Davis et John Coltrane du côté de Prangins (VD), ces vendredi et samedi.

Piloté par la musicologue Kate Espasandin et Michael Roelli, Jazz au Peuple est un festival qui grandit avec la volonté de mettre en avant une nouvelle génération de musiciens suisses, lesquels dépoussièrent toute idée reçue sur le jazz.

«Emprisonné dans un carcan élitiste, le jazz souffre depuis beaucoup trop longtemps de clichés qui ne le caractérisent pas», explique

la jeune présidente. La tendance des groupes invités à jouer au temple et au Vieux Pressoir est à l'hybridation musicale avec, comme dénominateur commun, une décharge d'énergie pure, sorte d'état d'urgence qui saisit l'auditoire.

Du lyrisme du Gauthier Toux Trio, récent lauréat du concours de La Défense Jazz Festival à Paris, aux envolées lyriques du duo Bad Resolution formé par le percussionniste et chaman de l'électronique Christophe Calpini et par Ganesh Geymeier, qui manie *punchlines* et uppercuts au saxophone, Jazz au Peuple présente entre autres le trio anticonformiste de Plaistow, que l'on surnomme le «Radiohead du jazz».

Mais encore? On y verra une des figures les

plus emblématiques du paysage musical suisse, le pianiste lausannois Colin Vallon. Nominé au Grand Prix suisse de musique de l'Office fédéral de la culture, il présentera son cinquième album teinté de mélancolie dans le cadre solennel du temple.

«En Suisse, nous avons la chance d'avoir des musiciens extraordinaires qui dépassent toutes les frontières stylistiques et renouvellent sans cesse un genre musical qui n'est que spontanéité, créativité», concluent les organisateurs de Jazz au Peuple. ■

Jazz au Peuple, temple: 4, av. du Général-Guiguer, Vieux Pressoir: 4, ch. du Vieux-Pressoir, Prangins (VD), ve 16 et sa 17 septembre, entrée libre, www.jazzaupeuple.ch